

fleurit auprès. Notre Goth a bien de la peine à nous croire.

Mais ici même on trouve d'étranges contrastes. La *Vega*, par exemple. N'allez pas vous figurer un jardin d'Armide ; mon ami, il y croît des choux, d'ignobles choux, on y voit des épinards, on y sent le poireau ; puis, tout à coup, un palmier traverse les cultures de ce potager vulgaire, des orangers plus grands que nos pommiers étalent sur les carreaux leurs nobles fruits, et près du rivage quelque tour de vigie plantée par les Maures a détaché des plaines de la mer son profil étincelant.

Murviedro, l'antique Sagonte, l'amie des Romains, celle qu'Annibal vint attaquer malgré la paix jurée, l'héroïque cité qui lutta, ne put vaincre, et s'abîma dans l'incendie qu'elle avait allumé, nous retiendra le reste du jour.

Quoi ! ces mesures sordides, c'est tout ce qui reste de la rivale de Carthage !

Juchées sur des échelles, les Sagontines blanchissent à la chaux le front de leurs pauvres logis ; ainsi la nièce, ainsi la gouvernante du seigneur don Quexada occupaient leurs loisirs. On nettoie la ville en l'honneur du dimanche de Pâques. Toutes ces ménagères portent le jupon d'indienne, cette misère sous cette apparence criarde, ce type du siècle besoigneux et vantard ; elles ont échangé leurs fortes jupes de drap, leurs broderies solides, le gracieux modèle de la veste moresque, contre nos maigres étoffes aux couleurs fanées, contre la casaque flottante, cet idéal du laid. Mais les nattes de leur noire chevelure gardent encore la fibule classique, et des pendants d'oreilles d'un style oriental encadrent leur galbe allongé.

Notre *Posada* ressemble à l'auberge qui vit le héros de

la chevalerie exécuter sa première veillée des armes. Seulement, au lieu du trophée que le néophyte avait entassé dans la cour de l'hôtellerie, un palmier jette son fût près du puits et balance à cinquante pieds du sol sa tête élégante.

Sous le porche enjolivé de faïences, des *Arrieros*¹ dispos et gaillards expédient lestement quelque'une de ces fricasées d'oignons si chères à Sancho.

Ceci nous met en train de déjeuner. L'hôtesse nous a promis monts et merveilles ; deux gentilles servantes, *Incarnexion* et *Dolorès*, la tête fine, les tresses étincelantes de clinquant, achèvent de badigeonner cette galerie voûtée où nous mangerons le Puchero.

Tout allait bien lorsqu'une fâcheuse découverte vient assombrir notre horizon. Nos compagnons, qui par hasard ont fouillé dans leurs poches, n'y trouvent pas un brin d'or espagnol ; l'or français ne manque point, malheureusement il n'a pas cours ; quant à l'argent du pays, il nous en reste juste de quoi payer, ou le déjeuner ou le Carroferri. Vous m'avouerez que voilà une sottise alternative. Bah ! déjeunons toujours ; on trouvera bien moyen après d'échanger quelques louis contre quelques *doblons*².

Pour plus de sûreté cependant, M. de Gasparin se met en quête. Il court les rues, il entre chez les pharmaciens, chez les orfèvres, chez les épiciers :

— Qu'y a-t-il pour le service de Usted ! — On écoute, on prend les pièces de vingt francs, on les examine, on les soupèse, on hoche la tête et l'on dit : — *No puedo* — je ne peux pas.

¹ Muletiers.

² Le *doblon* vaut 26 fr. 30 c.

A force de chercher, M. de Gasparin a découvert une échoppe, dans l'échoppe une brave femme qui vend des fèves. Celle-ci prête l'oreille, considère à son tour l'or français : — Si — oui, dit-elle. Bon, vive Sagonte et les Sagontins ! L'échange s'est opéré ; soixante francs, voilà plus qu'il n'en faut ; la table se couvre d'une nappe blanche, on entend en bas chanter les pommes de terre dans la poêle à frire ; asseyons-nous.

Ainsi faisait-on, lorsqu'arrive tout essouffée la *Muchacha* de la brave femme, une Sagontinette naïve, les cheveux ébouriffés, les yeux écarquillés et la lèvre tremblante :

— Caballero, l'or n'est pas bon.

— Par exemple !

— Ma mère n'en veut pas. Rendez-lui son argent.

Mais c'est notre vie qu'elle demande, cette petite, avec son air candide.

— Allons, tiens, reprends tes *duros*.

Une fois l'enfant éloignée, on se regarde. Il n'y a pas de quoi rire. M. de Gasparin, pareil au général habile qui ménage la retraite de ses troupes, propose de renoncer au déjeuner afin d'assurer notre départ. M. Boissier, tout au contraire, veut manger afin d'assurer son existence ; quant à ce qui s'en suivra, il compte sur la fortune, propice aux aventureux.

D'ailleurs pourquoi s'inquiéter ? les employés du chemin de fer ont certainement vu, touché, reçu de l'or français ; ils accepteront le nôtre. On court à la station afin d'en avoir le cœur net. Les employés, polis et courtois comme le sont tous les Espagnols, comprennent notre embarras, même ils sympathisent avec nos peines ; toutefois l'administration n'admet que l'or du pays, les ordres sont formels, pas moyen d'opérer un échange.

Pour le coup, voilà des figures consternées.

Au fait, qu'est-ce qu'il peut bien coûter, ce déjeuner ? Onze personnes, non, dix ; David a pris les devants ; onze voyageurs à huit *réaux* par tête : vingt francs. Comptons un peu, vingt francs pour le déjeuner, vingt pour le Carroférril, cela nous mène à quarante ou peu s'en faut. — Que cela ! dites-vous. Pas plus, mais quarante sous ou quarante francs, le difficile, voyez-vous, c'est de les trouver quand on ne les a pas.

Regardons encore ; avez-vous fouillé partout, visité les sacs, vidé les bourses ? Les dames, éclairées d'une lumière soudaine, courent à leurs valises : Voici de la monnaie, et des *pesetas*, et des *reales*, et même un *duro*¹ ! Trois, dix, vingt, quarante francs, nous les avons ; déjeunons en paix, tout est bien qui finit bien, après nous irons courir.

Et comme on se mettait à table et que la *tortilla*² parfumée d'ail exhalait ses arômes, la petite fille, la même, cette fois avec un visage tout bouleversé d'indignation et tout rouge de colère se précipite dans la salle.

— Caballero ! Elle tend le paquet d'argent ployé dans un vieux morceau de linge. — Caballero ! il manque trois *pesetas et demie* !

Ah ! ce coup-ci on perd patience. Passer pour des gueux, à la bonne heure ! pour des filous, pour des voleurs au bonjour, à la tire, au change, c'est trop fort. Nos messieurs se lèvent, prennent le chiffon, appellent l'hôtesse dont tout ce tracas pourrait bien ébranler la confiance ; ils refont le compte, en plein soleil, pièce après

¹ Le *duro* vaut 5 fr. 50 c. La *peseta*, 1 fr., à peu près. Le *real*, 0 fr. 25 c.

² Omelette.

pièce ; le total y est, juste comme l'or espagnol, que nous n'avons pas ; la petite rit, elle essuie du revers de la main son front couvert de sueur, reploie son argent et disparaît sans mot dire.

Croyez-moi, cette fois déjeunons. Pour peu que nous tardions encore, vous verrez paraître la baguette magique de quelque enchanteur, Merlin, Montésinos, je ne sais qui, et notre tortilla s'évanouir en fumée.

C'est fait. Nous montons par les rues désertes, nous avons traversé de petites places qu'entourent de mornes habitations et qu'ombrage quelque figuier dont le feuillage exubérant caresse tantôt des écussons armoriés, tantôt des cintres gracieux empâtés de maçonnerie. Arrivés sur une pente bien ouverte, le théâtre antique, proscenium ruiné, pans de murailles déchirées, tout entier jeté là dans ce désordre sublime que fait le temps, avec les gradins échelonnés en un vaste cirque, avec les couloirs aux sombres vomitoires, avec ces loges souterraines où l'acteur revêtait la toge et la chlamyde ; cet ensemble ravagé, debout, puissant encore et magnifique dans sa destruction, se présente à nos regards.

Là-bas, derrière la Vega comble d'orangers qui fuit au levant, brille la mer ; sur nos têtes, vis-à-vis de nous et dépassant les gradins qu'il couronne, le château des Maures a dressé ses tours ; son mur d'enceinte court sur les crêtes, descend au fond des gorges, gravit les cimes, et dentelé de créneaux, enlevé d'un trait net sur les cieux, serpente selon que va le sol. Un tel diadème sied aux restes romains, durs et monotones comme la force que nulle mansuétude ne tempère. Il y met la poésie ; on restait écrasé sous le gantelet de fer, ces capricieux donjons avec leur faite où

tournoient les hirondelles, vous donnent la volée en vous ouvrant les airs.

Cependant, sur le proscenium que faisait retentir la voix des acteurs enflée par le masque tragique, des graminées, folles herbes au soyeux panache, agitent mollement leurs épis ; dans toutes les fissures croissent le geranium sauvage, la mauve pâle, l'asphodèle striée de brun ; et que je la trouve éloquente, cette flore des décombres, épanouie dans sa grâce printanière, au milieu des pierres farouches, des corridors largement troués, de cette sobre et rude beauté romaine, si mal accoutumée aux sourires !

Que vous dirai-je de l'amphithéâtre ? il ressemble à tous les autres ; Rome, où que vous la preniez, est la même, forte, durable, grande, positive, cruelle ; et si les cieux n'y mettaient leur bleu velarium, si la terre que remuent les souffles d'avril n'y jetait ses floraisons renaissantes, si la nature entière avec les déclivités du sol, la majesté des mers, les silences de l'étendue, la fraîcheur des vergers, n'y mêlait sa vie infiniment poétique et diverse ; si les siècles enfin, ces maîtres, n'avaient rompu la rectitude des lignes, isolé dans un magnifique abandon les piliers qui ne soutiennent plus rien, brisé la voûte dont l'arc demeure éperdu au sein des airs, refait en la détruisant une beauté supérieure à l'inexorable régularité de ces monuments énergiques, le tableau serait colossal, j'en conviens, mais il resterait sans charme, destitué d'idéal, uniforme et brutal, comme était le peuple.

Çà et là quelque inscription se laisse reconnaître : *Auguste, César, Sagvnti* ! On en touche du doigt les caractères. La présence des choses passées, les mots qu'elles profèrent au travers des âges saisissent l'âme : mortes ; et

pourtant elles vivent, et rien de ce qui a vécu ne mourra.

Au retour, nous rencontrons un autre mort, pauvre cadavre qu'on porte dans l'église; il y va sans cercueil; le corps étendu sur une planche est enveloppé d'un suaire; il a le visage découvert, il tient la croix entre ses mains jointes; ta croix, Jésus, ta croix où te clouèrent les hommes, et tu es ressuscité; ta croix où ils clouèrent toujours la vérité qui console, et cette vérité ne meurt point.

Mais le dernier coup des cloches a retenti; elles viennent de s'envoler. Du haut de leurs campaniles, les marguilliers font retentir le carillon des marteaux, tandis que des troupes d'enfants égayés du vacarme, mauricauds déguenillés, quelques-uns jolis et beaucoup très-laid, se roulent dans la poussière en agitant des branches d'oranger toutes chargées de fleurs.

Hélas! revenus à notre Posada, nous avons bien malgré nous fait un saut dans la prose.

L'hôtesse, nez au vent, le poing sur la hanche, son œil hardi fièrement ouvert sur nous et qui nous guettait, articule nettement ces mots: — *Diez duroz el almuerzo!* — Cinquante francs le déjeuner.

Mon ami, c'est comme cela; il n'y a ni une peseta, ni un maravedi, ni un cuarto à en rabattre. Elle répète: — *Diez duroz!* — et attend. D'un geste princier (c'est notre va-tout qui se joue), nous l'avons congédiée. Elle descend avec lenteur, reste immobile au bas de l'escalier, et nous garde à vue. Nous, entre l'envie de rire et l'horreur du moment, nous demeurons stupides.

Car il faut déguerpir au plus vite et trouver de l'argent à tout prix. Si nous vendions nos montres! Non, chacun tient à la sienne; d'ailleurs cela nous achèverait de pein-

dre. On retourne les sacs, on retourne les poches ; par acquit de conscience : rien.

Soudain, voyez le bonheur, Églantine qui rêvait, se souvient d'un petit magot. — Où est-il ? l'as-tu ? montre-le ! — Deux doublons ! Le Pérou n'éblouit pas tant Pizarre et ses soldats. On rappelle l'hôtesse, on la reçoit de haut, on la paye sonnante, non sans lui faire sentir qu'elle abuse étrangement de la position ; bonne main à Dolorès, étrenne à Incarnazion, pourboire au brave homme qui nous a conduits par la ville ; en bel ordre on part, et nous rentrons dans les wagons, heureux comme le pigeon voyageur qu'avait plumé son goût des aventures.

Maintenant, c'est la Huerta de Valence.

Au milieu des rizières, des champs de fèves, des mûriers, des sainfoins et du jeune blé, de petites maisons s'élèvent deux à deux, blanches comme les tentes dont elles ont emprunté la forme. Sur leur toit pointu tressé de chaume croissent des touffes d'iris ; quelque dattier projette à côté sa ligne effilée. On court là-dedans, toujours étonné des disparates que jette la trivialité des cultures parmi les végétations exotiques de cette zone aimée du soleil. Bientôt des tours, des clochers, Valence tout entière sort de l'horizon. A notre gauche, le Grao¹ vient étaler ses maisons basses au bord de la mer qui s'est éloignée. Le train s'arrête dans un faubourg. Point d'omnibus, ni chevaux ni tartanes ; le Jeudi comme le Vendredi-Saint, nul bruit de roues ne retentira dans les rues ; les cloches parties on n'entend plus rien ; il semble que le peuple entier parle bas ; on entre à pied, recueilli, ému ; et ce grand silence

¹ Port de Valence.

en face d'un tel deuil : la mort de Jésus, nous paraît bien-séant au chrétien.

Seulement je ne voudrais pas côtoyer la *Plaza de Toros*, colossal amphithéâtre où ces mêmes hommes qui solennisent les grands anniversaires de l'Évangile, vont voir traîner des entrailles pantelantes, et, commodément assis, du côté de l'ombre, comme ces Romains dont ils ont conservé les appétits féroces, repaissent leurs yeux des tortures d'une bête promise au massacre, sans qu'il y ait pour elle, si brave soit-elle, chance de victoire ou de pitié.

Oui, je plains le taureau. On le provoque, on allume sa colère, et je trouve immorales ces fureurs excitées à cœur-joie, et quand l'animal résigné devant son sort dédaigne de combattre, qu'il baisse la tête, qu'il reste immobile, pareil au héros antique en présence de la mort, on le tue à petits coups, on plante dans sa chair frémissante les banderoles aux gaies couleurs, on fait éclater les feux d'artifice dans ses viscères qui saignent, les gaietés infernales de ses bourreaux ne lui laissent pas même le droit de finir en paix.

Cela, voyez-vous, je le déclare hideux ; j'allais dire que c'est lâche ; ce le serait tout à fait, si le toréador n'y risquait sa vie. Les spectateurs ne la risquent point, eux ; comment se rencontre-t-il des spectateurs ? Est-il bien possible, des chevaux éventrés, des bêtes misérables vouées à un long supplice, des cris suprêmes, des mares infectes, des convulsions, toute cette boucherie ne vous soulève pas le cœur ? ce regard de l'animal martyrisé qui lève sur vous sa prunelle éteinte, ce muet reproche de son agonie ne vous remuent pas les entrailles ? vous pouvez regarder cela, vous y pouvez retourner, on vous y voit courir ! Ah ! ne venez point nous parler de nobles émo-

tions, ni de l'adresse des picadores, ni des beaux coups du matador, ni de courage, ni de bien faire ; les Romains en disaient tout autant de leurs gladiateurs égorgés.

J'en veux garder l'espoir, cette vilénie, donnons-lui son nom, vous la repousserez de votre indignation, vous l'écraserez de votre mépris, vous romprez, aux yeux de l'Europe attentive, avec ce plaisir infâme ; jusque-là, ceux qui, aimant l'Espagne, la veulent forte, généreuse et libre, ceux-là ne lui parleront point autrement que je fais.

Nous allons toujours, et le jardin public, avec ses haies de roses, ses grands acacias, ses deodoras gigantesques et ses tiédeurs embaumées, nous enivre de parfums.

Voici la Lonja, le palais arabe ; je vous y ramènerai. En attendant, les femmes vêtues de noir (aucune autre couleur n'est admise durant ces trois jours), à demi voilées, leurs cheveux largement relevés en torsades, des yeux qui sont la lumière même, une carnation pâle toute réchauffée du soleil, le sourire, la démarche, ce que les Italiens nomment : *portamento*, noble, fier et charmant, circulent dans les rues. Le caballero ne manque point, non plus le mendiant. Estropiés, boiteux et bossus, jambes croches, plaies hideuses, maux perdus dans la nuit des temps, lèpre, éléphantiasis, pourriture ; la cour des Miracles, en un mot, profitant des bonnes fêtes, se retrouve ici et se produit au grand jour. Une sorte de terreur étreint l'âme, une compassion prend le cœur ; on donne à droite, on donne à gauche ; hélas ! que ne peut-on rendre les prunelles à ces yeux vides, la main à ce moignon reluisant, les lèvres à ce visage terrible, ce qui leur manque à chacun des mutilés,

et mettre ces pauvres êtres à moitié morts dans un air pur, les plonger aux flots salubres de la mer, surtout les arracher à ces angles des *Calle*, à ces portiques des églises où ils achèvent de s'atrophier, amassés qu'ils sont en hideux paquets.

Le long des rues étroites, sombres et mal pavées, on voit se découper des balcons de fer ; les belles têtes des dames de Valence se penchent aux balustres. Toute cette architecture cependant, monotone, sans trop de caractère, avec des perspectives qui vont fuyant et se confondant au loin, ressemble à quelque vieux paravent peint en grisaille.

Les églises n'effacent point notre première impression. Nous rêvions de fantaisie moresque, de cintres romans ou de clochers gothiques ; c'est du style jésuite que nous avons, tourmenté, surchargé, rococo ; et pour tout dire, chaque *iglesia* nous offre le parfait modèle d'une pendule Louis XV.

Dans ces nefs où l'on célèbre les offices du soir, une mise en scène profane achève de nous consterner. Où sont, Barcelone, tes parvis que foulait un peuple recueilli ? où est ton vase immense rempli de clartés solennelles ? que sont devenues tes palmes qui frissonnaient ? tes chants si tristes, et ce sentiment de la présence de Dieu, dans son incomparable majesté ?

De véritables décorations théâtrales : bosquets, fontaines, cabanes et monuments violemment coloriés s'étaient autour du maître-autel. Le culte prend ici je ne sais quoi de mignard ; à chaque pas, les prêtres exécutent des genuflexions gracieuses accompagnées de signes de croix élégants. On a tiré des sacristies toute la *plateria*¹, tous

¹ Argenterie.

les pompons et tous les colifichets ; ce ne sont que lustres, girandoles et bobèches. Aux portes, devant une table que surchargent maints candélabres et maints plateaux de vermeil, quelques belles dames vêtues à la mode parisienne, en figure de cérémonie, un de ces visages composés qui disent ce qu'il faut dire, rien de plus, rien de moins, bercent sur leurs bras saintement arrondis des poupons couverts de dentelles : les orphelins de la ville ; et, le sourire confit en douceur, quêtent dans des coupes d'argent pour les établissements hospitaliers.

Que nous voilà bien revenus, du fond des Espagnes, au cœur de notre civilisation factice et de nos vertus à fracas !

Deux pas plus loin, le corps du Sauveur, tel que Joseph d'Arimathée le descendit de la croix, gît au seuil d'une chapelle. Il est là, dépouillé, sur la pierre nue ; on n'a rien négligé pour effrayer les sens. Cela me blesse et cela me laisse froide. Loin qu'un réalisme pareil, audacieux et provocateur, me fasse rencontrer des attendrissements nouveaux, loin que j'y trouve une pire douleur d'avoir offensé mon maître, un tel spectacle qui révolte ma pudeur tarit la source de mes larmes, car il met le scandale où je sentais l'humiliation.

Le peuple cependant considère les fleurs de papier, s'arrête aux saintes poupées vêtues de brocart, promène des pas distraits sur les parvis, mais ne prie point. Et comment prierait-il ! parmi ces oripeaux qu'est-ce qui le sollicite vers les cieux ? les soupçonne-t-il, seulement, les cieux tout resplendissants de sainteté, perdu qu'il est dans une atmosphère si frivole, au milieu de parures et de bijoux qui lui parlent du monde beaucoup plus que de Dieu ?

Or, à l'heure où nous voici, Jésus en un soir pareil

commençait son agonie. Il était au jardin des Oliviers. Ses apôtres endormis d'épouvante fléchissaient sur leurs genoux ; une sueur de sang coulait du front de mon Sauveur ; il disait, voyant approcher la coupe ; Père, si tu voulais !

Et la coupe ne s'est pas éloignée ; et jusqu'à la lie Jésus en a bu le poison.

Je ne connais que l'adoration muette, je ne sais que l'abaissement dans la poussière pour supporter un tel souvenir.

14 avril 186...

Le voilà donc, le jour triste où Notre-Seigneur a goûté la mort !

Bien avant que l'aube soit apparue, les scènes de Gethsémaneh, la cour de Caïphe, le brasier où Pierre se chauffait, les moqueries de la légion romaine, cette croix qui se dressait dans les pâleurs du matin, la terre qui s'éveillait pour voir expirer son créateur, tout se présente à ma pensée ; et l'une après l'autre les paroles de Jésus me tombent sur le cœur.

Je m'agenouille en Golgotha, des confusions m'ont saisi l'âme. Ce n'est point la folie des Juifs qui a crucifié mon Sauveur, c'est moi-même ; mes péchés le clouent mieux sur le bois que ne faisait la brutalité des soldats païens. Le cœur accablé de mes trahisons, je contemple ce visage qu'ont atteint les défaillances suprêmes, je recueille le dernier soupir de cette bouche qui pouvait le retenir, qui l'a laissé passer. Le sacrifice de Jésus nous sauve, je le savais bien ; mais un mystère nouveau se révèle, les avenues du tom-

beau se sont éclairées, mon Dieu s'est fait mortel pour les traverser avec moi, elles ont perdu cette horreur de l'inconnu qui laissait mon esprit éperdu. Quand viendra l'heure où il faut aller seul, l'heure où les bras des amis se détendent, l'heure où toute leur tendresse ne peut que se fondre en pleurs ; quand l'être que j'ai le mieux aimé, ma force, mon autre moi-même et ma vie restera tremblant, prosterné sur le seuil redoutable, les mains tendues vers moi, et que je ne le verrai plus, que sa voix ne m'arrivera plus, que solitaire, sentant le sol disparaître, les gouffres s'ouvrir, l'obscurité se faire, je m'avancerai dans les froides régions pleines de terreur ; alors Jésus, l'homme, qui sait ce que je souffre ; celui qui a senti son cœur s'arrêter de battre, ses veines se figer et sa bouche lui refuser obéissance ; celui qui a vu les ténèbres s'épaissir, l'ennemi le posséder, la mort être la plus forte ; le Dieu même qui l'a terrassée, le vainqueur qui a vaincu l'enfer, le Roi de gloire qui dit au sépulcre : Rends ta proie ! et le sépulcre la rend ; celui-là prendra ma main ; il me dira : « Viens, n'aie point de peur ! » — Une lumière éclate, les voiles déchirés laissent rayonner des splendeurs, mes yeux voient au travers de la nuit les chœurs des anges, ils voient mes bien-aimés rangés en cohortes serrées, ils voient la maison paternelle, ils voient les belles demeures où ceux qui nous précédèrent n'attendent pas longtemps ; cantiques, hosannahs, des cris de triomphe et de joie ont rempli l'abîme que je vais franchir ; oh ! que je le bénis, Jésus, pour son agonie, et que les défaillances de mon Dieu me font de bien !

Car il ne me faut pas moins. J'ai besoin des épouvantes de mon Sauveur ; j'ai besoin des détresses de son abandon. Par là, par les débilités de sa nature humaine, je le sens

pareil à moi, ma chair et mon sang, moi-même enfin; et s'il n'était pas cela, me connaîtrait-il, me pourrait-il comprendre, et dès qu'on ne comprend plus, peut-on se courir?

De quoi me servirait, quand je subis ce martyre à nul autre pareil : les doutes de la dernière heure; de quoi me servirait l'éclat du triomphe divin? De tels rayons, flèches de feu, m'achèveraient; perdu, foudroyé, refoulé par la lumière même aux gouffres de mon néant, je m'en irais ébloui, je ne serais point consolé. Mais du haut de ce bois misérable, une voix est descendue; elle a des larmes, un frisson la fait trembler. Elle murmure, elle aussi : Pourquoi, pourquoi, Père, recules-tu dans les profondeurs célestes? les affres de la mort m'ont atteint, pourquoi n'es-tu pas là pour me soutenir? pourquoi seul? pourquoi ta colère et non pas ta grâce? pourquoi ton silence quand Satan parle? pourquoi mon cœur éperdu; pourquoi?

Et Jésus a triomphé.

Maintenant, je ne redoute plus rien, Satan ne fera plus de moi l'esclave de la peur; et lorsqu'il me montrera de son doigt railleur les cieux vides, et lorsque ses lèvres menteuses me diront : Où est ton Dieu? je lui montrerai, moi, mon Christ sur la croix, délaissé, atterré devant les cieux muets; et je lui montrerai mon Christ vainqueur, assis à la droite du Père, et il faudra bien qu'il le voie.

A cette heure, les mendiants agenouillés chantent de vieux airs sur un mode lugubre; les élèves des maisons religieuses, revêtus de l'habit monacal : coule blanche et collet noir, glissent en procession. Pas un son de cloche;

les sonnettes même des habitations font silence ¹. La grande *Miguelete*, la tour octogone qui dresse à côté de l'*Iglesia del Sol* ² ses pans roides, sa terrasse aérienne et son fin clocheton, reste muette; on voit les battants liés de cordes, immobiles sous leur capuchon d'airain garrotté dans l'azur.

Cependant les chanoines assis des deux côtés du chœur, au milieu de la cathédrale, vont célébrer les offices. Leur chant n'émeut point; on y sent trop l'exécution, pas assez le recueillement; cela peut plaire au dilettante, cela déplaît au chrétien; l'artiste même en demeure froissé; la poésie ne s'en accommode guère mieux que la foi.

Bientôt l'évêque, crosse en main, suivi du clergé, s'est acheminé sous un dais; il fait le tour des parvis. Au fond, le Maître-autel, merveilleux de sculptures, se détache en lumière avec ses colonnes torsées de bois dur et la transparence de son *trascoro* taillé dans l'albâtre. Un voile noir a dérobé le retable. Sur la porte d'*el Palau*, sept crânes d'hommes et sept crânes de femmes, souches des plus importantes familles de Valence, rangés le long de la corniche, miroitent au hasard des lueurs errantes; la coupole ouverte dans les airs inonde le transept de ses clartés; les croix passent lentement, balancées aux mains des prêtres en robes et en chapes de brocart; tout cela ruisselle d'or. Puis le cortège s'éloigne, les caballeros dans leur capa, les senoras sous leur mantille disparaissent à mesure que s'achève la cérémonie; un peuple d'ouvriers s'est précipité vers la nef qui reste déserte; chacun démolit devant soi; les décorations sont abattues, les tapis rou-

¹ Le marteau de bois les remplace.

² La cathédrale.

lés, on entend craquer les estrades, les échafaudages s'érouler, on se heurte contre les bancs, contre les soliveaux, contre les lustres emportés à la course, et cela ressemble, j'ose à peine l'écrire, au désordre chaotique de quelque maison parisienne, le lendemain d'un soir de bal.

Plus tard.

Il pleut à verse, la procession du Vendredi-Saint ne sortira pas. En revanche on célèbre cette nuit une *funcion* dans l'église des Patriarches ; les femmes n'y peuvent assister sans voile, quelques dames espagnoles nous ont prêté des mantilles que nous jetons sur nos cheveux, et l'on part.

Mais à peine nous a-t-il aperçues, notre hôte lève ses mains vers le ciel : Miséricorde ! ce n'est pas cela, nous n'y entendons rien ! l'élégance française n'est point l'élégance espagnole ! tout comme de plus sacrés objets, la mantille a ses traditions ! on ne la met pas comme on veut, on la met comme il la faut mettre ! Bref, l'hôte nous dépêche son secrétaire qui va nous servir de coiffeur : ici, sur les nattes, se fixe le taffetas ; la voilette retombe jusqu'aux lèvres, qu'elle dérobe à demi ; un pli se forme vers la naissance des cheveux, serre le cou, en indique les contours, presse les épaules, meurt à la taille, cette fois nous y sommes, et vraiment notre hôte n'avait pas tort.

Depuis trois jours, vous le savez, les Espagnoles ont pris le deuil ; on ne voit plus dans la rue que des robes noires ; et tandis que les mutilés de la province entière demeurent accroupis sous les réverbères dont la sinistre

leur frappe leurs plaies d'un jour étrange, une foule compacte entassée dans l'église déborde les murs et couvre la place. Impossible d'entrer. Quelques femmes du peuple cependant, se glissent, s'insinuent, pénètrent, nous après elle, séparés les uns des autres, cela va de soi, et bientôt engloutis par la vaste aspiration du temple, qui semble attirer les multitudes pour les ensevelir dans ses flancs.

Le chœur a vibré sous des voix perçantes qu'accompagnent les maigres accords d'un piano; ces accents criards nous étonnent; le *Gloria in excelsis*, véritable finale d'opéra, nous perd tout à fait. En attendant, on s'écrase contre les balustres de l'allée couverte de tapis qui du chœur mène à l'autel. Cette multitude reste sérieuse et fière, surtout les hommes. Quelques-uns lisent dans leur livre de messe; la plupart, tête haute, le regard fixe, la pose digne, peu touchés mais point distraits, demeurent immobiles et contenus. Les senoras remuent davantage; elles ont l'œil plus prompt aux curiosités. Vite lassées, lorsqu'elles se sentent gagnées par la fatigue, tantôt elles s'agenouillent de gré ou de force au milieu de la masse vivante qui les enveloppe, tantôt elles s'abandonnent de leur grand long sur les femmes qui les entourent, et l'on porte ainsi le poids assez lourd de leurs débilités. C'est étrange, ce n'est jamais inconvenant. On ne risquerait à Rome ni sa fille ni sa femme dans les hasards d'une mêlée pareille; ici pas un mot, pas un regard dont se puisse effaroucher la plus ombrageuse délicatesse.

Cette race hautaine et peu démonstrative conserve sur soi un empire absolu. Elle ne pleure point devant le crucifix, elle ne se frappe nullement la poitrine comme font les fidèles de la ville papale, quitte à jouer après de la pru-

nelle ou du couteau. A l'heure même que je dis, en présence des mystères les plus impressifs du culte, si la foule demeure grave, elle ne semble point émue, et quelques physionomies méditatives exceptées, on ne rencontre aucun de ces regards attendris, aucune de ces pâleurs, pas un rayon de ces clartés intérieures qui viennent nous révéler que l'âme est atteinte et que le cœur est vaincu.

Des hommes à ce point maîtres d'eux-mêmes apportent-ils dans l'église la solennité qui les suit partout ; reçoivent-ils du culte au contraire le sérieux qu'on voit empreint sur leur visage ; nul n'en sait rien. Je leur crois l'esprit rêveur avec l'âme contemplative des races de l'Orient. Difficilement agités par les questions, peu travaillés de problèmes, ils pratiquent, j'imagine, le *kieff* en religion, tout comme ils le font en politique.

Au demeurant, pour inerte que soit la fibre, l'Évangile y mettra son feu. Plus d'une âme a tressailli, plus d'une a senti s'allumer en elle un pressant besoin de vérité. Quand l'individu commence de chercher, la société s'éveille ; ce sont les pionniers qui ouvrent les chemins ; une fois la route faite, le peuple y passe.

15 avril 186...

Au point du jour, les chèvres se répandent par la ville ; elles frappent le pavé de leurs petits sabots et secouent leurs clochettes dans toutes les rues ; cela fait un bruit champêtre qui met en train de vivre. On se lève, on voit ces gentilles bêtes trotter à la file ou bien se coucher sans façon comme en un pré, leurs longues soies fauves

épanduës autour d'elles, pendant que le berger, en culotte courte, la veste brodée, le chapeau tourtière orné de gros pompons, trait devant chaque maison les laitières du troupeau.

Tout à l'heure un spectacle moins agreste attirait nos regards. Deux *moxos*¹ demi-nus et la tignasse ébouriffée jouaient sous nos fenêtres; de pousser des billes à s'empoigner, il n'y a qu'un pas; les voilà pris aux cheveux; propos de voler, giffles de répondre, tant que le plus âgé des deux, sept ans à peine, tire de son pantalon un grand couteau, *la navaja*, et l'ouvre d'un tour de main (j'entends encore le bruit sec du ressort); son compagnon se sauve à belles jambes; notre furieux, les doigts crispés autour de *la navaja*, se lance après lui; toute cette sauvage nature respire la férocité; mais le petit a bon jarret, de l'avance, et Pasquale revient penaud, s'accroupit sur le trottoir, prend l'épaisse lame entre le pouce et l'index; la charnière craque: pour cette fois il ne tuera point.

Car on tue à Valence; on y est fainéant, dérouté, querelleur; ainsi disent les gens qui connaissent la ville. Peu de semaines s'écoulent sans qu'il y ait mort d'homme. L'ouvrier travaille afin de se procurer quelques réaux; quand il les tient, il s'assied sur une borne, roule des cigarettes, regarde passer, va boire, se grise, se bat, mal nourri, prend les fièvres; la dépravation des mœurs l'achève, et voilà comme sous un ciel clément, au milieu de la Huerta qui regorge de produits, en face de la mer dont les flots tout le jour et toute la nuit amènent des richesses, le Valencien promène par les rues ses haillons,

¹ Petits garçons.



étale ses membres estropiés, tend la main à tout venant, et coupe des gorges à l'occasion.

Mais que la *Miguelete* était belle ce matin, et qu'on y respirait bien ! Elle planait au-dessus des brumes ; la Vega, plus verte que nos prairies en mai, semée de maisonnettes blanches et de palmiers, s'en allait mourir vers le *Grao*, éblouissant le long de sa grève humide. Sur l'immensité bleue des vaisseaux posaient leurs voiles à toutes les profondeurs ; vers le sud, le lac d'Albuféra marquait l'horizon d'un trait pâle. Les portes de la ville, les vieilles portes qui ont vu, je me le persuade, entrer le Cid avec ses bons chevaliers ; la *Puerta de los Serenos*, une forteresse ; la *Puerta del Mar*, brillante au soleil ; la *Puerta de Cuarte*, surmontée de deux tours, asseyaient leurs masses historiques dans les limpidités du ciel. Il me semblait entendre la voix de ce vieux Maure, alors que monté, lui aussi, sur quelque'un des donjons de sa Valence bien-aimée, aux approches du Cid, du Victorieux, il la regardait les yeux mouillés de pleurs, et que soupirant d'une grande tristesse, il s'écriait : — Valence, ô Valence digne de régner à jamais ! si Dieu n'a point pitié de toi, ton honneur va disparaître ! — Et ses mains tremblantes frappaient sa poitrine, et je crois voir sa barbe blanche sur laquelle une à une ses larmes tombaient.

Elle fut conquise, Valence. Notre Campéador exilé se vengea du roi don Sanche, qui l'avait chassé de sa présence en gagnant pour lui des villes. Au fort de la bataille, les Maures criaient : — D'où vient ce diable ! il n'a pas son pareil au monde, si ce n'est le Cid redoutable !

Une fois la ville prise, le Cid toujours grand : — Allez, fit-il aux siens, allez-vous-en vers les Maures sans vous oc-